

Michel Gergeay

Eve en avait rêvé

Roman

**A Murielle et Olivier, nés en Afrique,
elle au pied des volcans Virunga,
lui sur les bords du fleuve Niger,**

**A Laureline et Amédéo, en espérant
qu'ils auront la sagesse de voir la beauté
du monde et la force d'y participer,**

A Sonia, mon Eve... ou ma Lilith plutôt,

et à toutes les petites filles du Birere, du Masisi ou d'ailleurs.

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-227-0908-8

© Michel Gergeay 2014

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

PREMIERE PARTIE

CHAPITRE 1

Le pain des Maniatis

Comme chaque soir, Irini sortit sur le toit plat de la boulangerie, vaste terrasse bétonnée qui surplombait le quartier et d'où elle pouvait observer son exil rouge et noir. Ce faisant, elle gardait vive une vieille blessure, elle le savait, mais elle ne pouvait s'empêcher d'accomplir ce rite, presque quotidien depuis qu'elle était arrivée à Goma vingt-trois ans plus tôt. Au nord, le ciel rougeoyait d'une inquiétante lueur qui ne devait étrangement rien au soleil, à cette heure déjà couché. Si proche, le volcan Nyiragongo projetait le brasier infernal de son lac de lave sur l'écran des nuages, rappelant aux fourmis humaines sa force menaçante. Inconscience ou défi pathétique, par dizaines de milliers les lumières des foyers humains s'accrochaient désormais aux premières pentes du monstre, comme elles portaient aussi à l'assaut du volcan voisin, le Nyamulagira, plus à l'ouest. D'année en année, Irini avait vu s'étendre Goma, lentement d'abord, puis par brutales accélérations lors des massacres dramatiques au Kivu et au Rwanda voisin. Coincée entre la chaîne des volcans Virunga au nord, le

Lac Kivu au sud et la frontière rwandaise à l'est, la ville avait peu à peu conquis tout l'espace restant à l'ouest, en direction de Saké, faisant disparaître le vert de la végétation qui n'arrivait plus à cacher le noir de la lave. La ville n'allait pas tarder à rejoindre Keshero et englober un jour prochain le Lac Vert.

Lorsqu'elle était arrivée à Goma en 1973, en provenance de Butembo, à près de trois cents kilomètres au nord, Irini avait découvert un centre-ville de type colonial, aux rues rectilignes ou circulaires bien dessinées, aux villas défraîchies mais belles encore, une petite ville arborée, fleurie, assise au bord d'un lac superbe, souvenir d'une riviera imaginée par les colonisateurs. Ses parents, des commerçants grecs installés à Butembo dès avant l'indépendance du Congo, avaient connu les longues années d'insécurité, de guerre civile, d'attaques de mercenaires, de contre-attaques d'une armée très peu régulière, toutes ces folies qui avaient embrasé le nord-est du Congo. Ils avaient résisté avec courage ou fatalisme, protégés par leur étonnante capacité à être utiles sans choisir aucun camp, par leur parfaite connaissance aussi du kiswahili et des subtilités ethniques de la région. C'est paradoxalement un événement pacifique qui poussa le père d'Irini à abandonner Butembo et son commerce; à Kinshasa, à deux mille kilomètres de là, le Président-Maréchal Mobutu avait lancé sa grande révolution intérieure : la

zaïrianisation du Congo. Le pays, pillé sans vergogne par les Occidentaux, comme écrasé sous le pilon des puissantes industries étrangères, restait sous le contrôle et l'influence de l'ancien colonisateur dans presque tous les domaines de la vie économique et sociale. Mobutu fit le pari d'une révolution culturelle, qui rendrait au Congo son *authenticité*. L'indépendance, obtenue une douzaine d'années plus tôt, n'était qu'un leurre si tous les marqueurs d'appartenance culturelle, de l'enseignement aux patronymes, si tous les leviers du pouvoir économique, de l'industrie extractive au commerce, restaient la propriété d'Européens. Mobutu avait donc décidé de réhabiliter les réalités congolaises, en commençant par les rebaptiser : le pays aurait désormais pour nom Zaïre, les habitants s'appelleraient "citoyens", leurs noms chrétiens devraient laisser place à des noms authentiquement africains (Mobutu lui-même changea son prénom Joseph-Désiré en Sese Seko Kuku Ngbendu Wa Za Banga), le costume à l'européenne fut banni au profit de "l'abacost", sorte de costume Mao, sans revers, les écoles et les commerces dirigés par des Zaïrois qui prirent le nom "d'acquéreurs"...Le gouvernement interdit même aux jeunes, fin 1972, de s'affilier aux organisations confessionnelles pour les faire devenir membres du Parti Unique, le MPR, Mouvement pour la Révolution. Le ministre des Affaires politiques, Kithima, interdit, le 17 mars 1972, toute assemblée du clergé ou

des religieuses ainsi que toutes les réunions interconfessionnelles à moins qu'elles ne fussent purement culturelles.

La principale victime de cette recherche d'authenticité fut l'Eglise catholique, toute-puissante dans le pays dès l'époque coloniale. L'Eglise perdait non seulement le pouvoir symbolique fondamental lié aux noms de baptême, mais aussi le pouvoir bien réel sur les consciences que lui accordait sa mainmise quasi totale sur l'enseignement. Lorsque, par décret, le Maréchal Mobutu exigea que tous les crucifix fussent ôtés des murs d'écoles et remplacés par son portrait à lui, Guide suprême de la Révolution, les religieuses de Goma songèrent un bref moment à quitter le pays mais, depuis tant d'années, elles en avaient vu d'autres et de bien plus graves que "ce coup des francs-maçons", comme elles disaient. Les autres victimes furent évidemment tous ces petits commerçants et entrepreneurs européens, pakistanais, indiens ou arabes, qui avaient tissé les mailles d'une économie locale efficace et parfois prospère.

Les parents d'Irini avaient pu vendre leur commerce, mais seulement dans la nouvelle monnaie, le zaïre, qui n'eut rapidement plus aucune valeur hors du pays. Cet argent leur avait toutefois permis de racheter, avec l'aide d'un "acquéreur" zaïrois, homme de paille pas trop gourmand, un commerce à Goma. Situé Boulevard

Kanyamuhanga, à deux pas du rond-point Bralima, le magasin avait appartenu à un autre Grec qui l'avait construit comme on le fait en Grèce : des piliers de béton servant à la fois de support à un appartement à l'étage et de portique en façade, le magasin de denrées diverses occupant, avec un retrait, le rez-de-chaussée. Dans cette ville au style colonial, il n'y avait alors pas d'immeubles à étages, à l'exception précisément de ces commerces qui s'égrenaient le long des deux ou trois boulevards principaux. Le propriétaire grec précédent était fort connu dans la région, autant pour sa corpulence phénoménale qui l'avait fait surnommer Zorbec le Gras par un expatrié de passage, que pour sa redoutable finesse en matière de trafics divers. Le décret de zaïrianisation lui ayant fait comprendre qu'il était temps d'aller traficoter ailleurs, Zorbec sut user des chantages nécessaires auprès des autorités, mouillées par lui depuis belle lurette, pour obtenir un change intéressant en francs belges et quitter le pays mystérieusement. On ne sait ni comment ni par où. Le poste-frontière de Gisenyi, tout proche et qui l'attendait évidemment de pied ferme, ne le vit en tout cas jamais s'y présenter.

Au début, Irini avait aimé Goma, malgré le malaise qu'elle ressentit toujours devant cette terre noire, si différente de la chaude latérite rouge qu'elle connaissait au nord. Mais le lac, les fleurs, la ville elle-même lui avaient d'emblée paru magnifiques. On n'était plus tout à

fait sur l'équateur comme à Butembo, mais on restait à proximité et l'altitude de 1500 mètres était moins élevée, le climat adouci par le lac était plus agréable, la proximité surprenante de la frontière avec le Rwanda était rassurante. Elle avait terminé ses études secondaires, les trois dernières années, au Lycée Chemchem (la "source" en kiswahili), réservé aux filles et aux études techniques, lycée catholique dont elle avait aimé l'atmosphère de sérieux et de calme. Les Sœurs flamandes, au nombre de trois, assistées par deux Sœurs zaïroises, avaient réussi à faire de ce quadrilatère un havre de paix, à cent mètres à peine de la lisière du Birere, le premier bidonville de Goma, apparu à la fin des années 1960, zone anarchique, miséreuse et violente, que les militaires ne pénétraient qu'avec prudence et en groupe.

Depuis sa terrasse, Irini pouvait voir ce Birere, qui l'effrayait presque autant que le Nyiragongo. Elle ne savait pas lequel des deux volcans, montagne de lave ou bidonville, serait le premier à détruire la ville : le rouge ou le noir, grondants ou silencieux mais toujours menaçants. Elle se souvenait que les Ursulines flamandes, à Chemchem, gardaient une valise prête sur l'armoire de leur cellule, pour pouvoir fuir en quelques minutes et gagner le Rwanda voisin, distant de moins de trois kilomètres et à l'écart de la coulée prévisible. Mais elle savait aussi qu'il n'était pas rare de trouver, flottant

sur le lac, près de la rive, le corps d'un "zamu" ¹, victime d'un cambriolage ou d'une vengeance indirecte. Les fenêtres, partout grillagées, décorées de barreaux en fer forgé, même chez les gens simples, attestaient de ce climat d'insécurité. Pourtant le Nyiragongo, qui menaçait depuis des décennies, effrayait ces religieuses bien plus que la misère et le nombre des désespérés du Birere. Pour ces femmes admirables et inconscientes, la nature géologique relevait de l'inférieur, la nature humaine relevait du divin. Haroun Tazieff, qui avait commencé sa carrière comme jeune agronome colonial et était tombé éperdument amoureux des volcans devant le lac de lave du Nyiragongo, avait prophétisé l'inéluctable destruction de Goma. Le lac, ouverture directe sur les profondeurs du magma, montait et descendait régulièrement entre les parois du volcan. Un volcan bien éveillé mais sage en apparence seulement, dont le lac de lave était retenu par l'épaisseur des bords. Les rares touristes qui en gravissaient les pentes parlaient de ce lac avec fièvre et effroi : un chaudron circulaire de roches en feu, large de huit cents mètres, tournant lentement sur lui-même en tourbillons quasi vivants, distant d'à peine trois cents mètres de la crête sur laquelle se tenaient, minuscules,

¹ le zamu est le gardien de nuit des maisons cossues ou des magasins, dormant à même le sol, enveloppé d'une couverture grise, dérisoirement armé d'une lance, risquant sa vie pour un salaire de misère

des humains fascinés par la révélation de la puissance absolue de cette nature si tellurique.

Camus avait écrit : *"S'apercevoir que le monde est "épais", entrevoir à quel point une pierre est étrangère, nous est irréductible, avec quelle intensité la nature, un paysage peut nous nier.(...) L'hostilité primitive du monde, à travers les millénaires, remonte vers nous. Pour une seconde, nous ne le comprenons plus puisque pendant des siècles nous n'avons compris en lui que les figures et les desseins que préalablement nous y mettions, puisque désormais les forces nous manquent pour user de cet artifice. Le monde nous échappe puisqu'il redevient lui-même. (...) Cette épaisseur et cette étrangeté du monde, c'est l'absurde"*. Tous ceux qui ont pu contempler ce spectacle dantesque, d'une puissance infinie, sourde et irrésistible, sont redescendus du sommet, frissonnants, comme écrasés par l'implacable absurdité des prétentions humaines. Lucidité qui s'effaçait pourtant très vite devant la beauté magique du paysage. Cette beauté, ignorée lors de la montée épuisante qui mouillait de sueur des yeux rivés sur la pente abrupte, serrait la gorge lors de la descente. Tous ces bleus et verts flottant entre les cônes volcaniques qui, comme le Karisimbi et le Mikeno, dressent leurs pointes noires, parfois blanches de neige, bien au-dessus des quatre mille mètres, les innombrables petits cratères

adventifs semblables aux *rugos*² indigènes, le cirque lointain des montagnes enserrant le lac Kivu, un lac éblouissant sous le soleil équatorial... Ceux qui avaient gravi le volcan revenaient en ville fiers d'avoir "fait" le Nyiragongo, si vite guéris de leur peur, insistant sur l'exploit physique, se racontant en vainqueurs comme si, ayant grimpé sur les épaules d'un géant, ils avaient eu l'audace de le défier.

Irini n'avait jamais voulu faire cette ascension. L'eût-elle fait qu'elle n'aurait pas eu de peine à couvrir les sentiments de finitude et d'impuissance par le voile de la foi. Fervente chrétienne orthodoxe, elle n'imaginait pas un instant l'absurdité du monde. La métaphysique ne l'effleurait pas une seconde. Elle était de ces esprits élevés dans le message évangélique, pour lesquels la question même du sens du monde était impensable. Seule comptait la question de l'origine du mal. Dieu-Christ pouvait-il, si bon et pantocrator, tout-puissant, *vouloir* qu'un enfer de guerres et d'éruptions s'abatte ainsi sur ce paradis terrestre qu'est le Nord-Kivu ? *"Je refuserai jusqu'à la mort d'aimer cette création où des enfants sont torturés"* avait écrit Camus dans *La Peste*. C'est l'horreur du monde réel qu'Irini voulait fuir. A l'instar des Sœurs

² Le ruغو, enclos circulaire, proche de l'habitation, où était parqué le bétail pour la nuit, devenu par extension le nom de la maison traditionnelle chez les éleveurs rwandais et burundais

catholiques de Chemchem, cette orthodoxe pieuse ressentait vraiment cette ville comme LE lieu du combat éternel entre le bien et le mal, entre le Ciel tout de clarté et une Terre noire, grondante, inhumaine. Les massacres ethniques, les guerres civiles, les viols innombrables, les enfants-soldats fous de peur et de haine, les enfants-araignées aux membres brisés pour un destin de mendiants, toute cette misère qu'elle croisait sur les trottoirs défoncés de Goma, tout cela, pensait-elle, n'était que l'expression humaine de cette guerre entre Dieu et Diable, où les religieuses, les quelques médecins, et tant de braves gens accrochés à une dignité si difficile, étaient comme les soldats du Bien.

Le lac de lave rouge était remonté et pouvait à tout moment fracturer ce barrage de roches et déferler sur les pentes. Ce qui, pour la première fois depuis plus d'un siècle, arriva, le 10 janvier 1977. La lave, très liquide, dévala les flancs du volcan à une vitesse extraordinaire, noyant tout sous son passage brûlant, tuant six cents personnes et s'arrêtant entre l'aéroport et la cathédrale de Goma. Les Sœurs virent dans ce dernier détail la marque de la Providence divine. Aucune des trois religieuses, rentrées entretemps en Belgique, ne connaîtra l'éruption suivante, de janvier 2002, qui lancera deux griffes de feu jusqu'au lac Kivu, découpant ainsi la ville de Goma, faisant heureusement moins de morts cette fois mais détruisant une partie du Lycée Chemchem, l'œuvre de